

OÙ VA L'ISLAM ?

Le chanoine Charles-J. LEDIT

M. le chanoine Charles-J. Ledit, de Troyes (France), docteur ès sciences orientales, a bien voulu, lors de son passage au Canada, en novembre dernier, écrire pour nos lecteurs cet article dans lequel il découvre la portée religieuse des conflits qui opposent aujourd'hui Israël et l'Islam.

LA DERNIÈRE ÉDITION OFFICIELLE de la Consécration du genre humain au Sacré Cœur de Jésus apportait au texte de Léon XIII une modification remarquée. Il n'y est plus questions des peuples « encore égarés dans les ténèbres... de l'Islamisme ». Sans doute faut-il voir ici l'aboutissement des recherches entreprises depuis une cinquantaine d'années. Une excellente chronique en dressait récemment l'inventaire (*Informations catholiques internationales*, n° 107). Ces recherches et ce respect du Saint-Siège autorisent-ils une nouvelle vision chrétienne de l'Islam ? La crainte du syncrétisme arrêtera sans doute longtemps encore les meilleurs artisans d'un rapprochement possible, ainsi que le notait le P. Y. Moubarac. Aussi bien, abandonnant ici la question de la recherche théologique pure, nous aimerions poser simplement quelques jalons dans le domaine de la pastorale.

Dans la présentation de l'Évangile, il y a une manière pour les riches, une autre pour les pauvres. Une troisième pour les jeunes, une différente pour les vieillards. Une conviendra à l'état de mariage, une enfin à la virginité consacrée. Quand saint Grégoire le Grand décrivait si finement la pastorale des situations, il ne faisait que développer les remarques contenues dans toutes les épîtres de saint Paul.

Tout comme les nations occidentales, les peuples musulmans ont leurs policiers, leurs janissaires, leurs activistes, leurs affairistes, leurs élites intellectuelle et religieuse. Ils ont aussi l'humble peuple qui porte avec sérénité sa misère de chaque jour. Opportunité n'est pas opportunisme. Pourquoi n'y aurait-il pas de place pour des attitudes diverses, toutes authentiques, parce qu'elles seraient l'application d'une même charité à des situations diverses ?

On s'excuse d'être obligé de mettre les points sur les i, mais cela paraît quelquefois indispensable. Quand l'Islam présente le visage de l'agression, on ne lui oppose pas des considérations théologiques. Aux Ottomans qui préparaient la conquête de l'Europe, les « Européens » (donc les chrétiens) n'avaient pas d'autre « pastorale » à opposer que la résistance armée. L'Islam n'avait d'ailleurs pas eu d'autre attitude à l'égard des barons de la croisade. Mais la question qui se pose est celle-ci : la situation actuelle correspond-elle exactement aux combats du moyen âge ? Le politique et le religieux sont-ils toujours aussi mêlés ? La séparation intervenue en Occident n'est-elle pas déjà sérieusement amorcée chez certains peuples musulmans, la Turquie en particulier ? L'attitude chrétienne à l'égard du jeune Islam turc doit-elle s'inspirer d'une apologétique de combat, tout comme au xvi^e siècle ?

Les peuples musulmans se situent encore dans l'aire de la géographie de la faim. Quand les chrétiens rencontrent chez des frères dénuement et misère, il n'y a d'autre réponse

possible qu'une aide efficace et désintéressée. Bien avant les gouvernements qui s'inquiètent (pour des raisons de politique générale) de l'aide aux peuples sous-développés, l'Église se trouvait là avec ses écoles et ses universités, ses dispensaires et ses hôpitaux, ses ouvriers, précédant les équipements industriels indispensables.

Quand l'Islam se fait à son tour « missionnaire » en Afrique noire, la brousse ne se prête évidemment pas à la recherche théologique. Ce n'est ni le temps, ni le lieu d'ouvrir le dialogue avec des prosélytes souvent fanatisés. A l'heure où deux ou trois fétichistes deviennent « musulmans » contre un qui se présente au baptême, il convient évidemment d'instruire les chrétiens d'une apologétique élémentaire, et qui reste bien à leur portée. Mais qui demeure intellectuellement juste.

Mais quand il s'agit des jeunes musulmans inscrits dans nos universités, de ceux qui demain formeront les cadres politiques et sociaux des peuples en devenir, devons-nous les aborder comme des janissaires, des fellahs, ou des prosélytes excités ? N'aurons-nous pas une pastorale de l'intelligence musulmane ? Quels sont donc les besoins des étudiants musulmans ?

Pour une pastorale de l'intelligence

Posito absurdo, sequitur quodlibet ! Quand on admet l'absurde, il s'ensuit n'importe quoi. La critique corrosive des orientalistes de 1900 semble avoir obtenu ce résultat de vider l'Islam de son véritable contenu spirituel. *L'intelligentia* musulmane a donc laissé filer le bébé avec le bain et s'est allègrement engagée dans les voies du scientisme, du nationalisme, du marxisme, au choix (ou ensemble). Il serait inutile (et cruel) de mettre des noms célèbres sous chacune de ces séductions. Et l'on ne sortira pas de là par les vertus du relativisme (toutes les grandes expériences religieuses s'apparentent) ni par celles du syncrétisme (établissons donc un dénominateur commun).

Il faudrait d'abord analyser les besoins de la jeunesse étudiante musulmane.

Or ceux-ci, à n'en pas douter, se situent au niveau de la critique, d'abord, et de la synthèse ensuite. Les étudiants musulmans d'aujourd'hui (tout comme les étudiants chinois d'hier) se dégagent des étroitesse de l'exégèse traditionnelle. Verront-ils dans l'Islam une simple étape correspondant à un certain âge théologique des peuples arabes ? Une réalité dont il faut tenir compte dans l'évolution populaire sans aucune référence à l'absolu ?

Mais comme il faut une foi pour agir, quelle synthèse surgira de ces désintégrations analytiques ? Ne sera-t-on pas tenté de reconstruire à côté d'un mystère inaperçu, dans la seule perspective de l'intérêt économique immédiat ? Avec tous les risques que cela comporte ?

Or, nous retrouvons ici la question posée par le P. Y. Moubarac. Y a-t-il une nouvelle vision chrétienne de l'Islam ? On a proposé naguère pour résoudre les problèmes posés plus haut la notion très nuancée d'une prophétie